



CARÈNE PONTE

Mélissa
Sac
à
Gras

ROMAN

CARENE PONTE

Mélissa, Sac à gras

© CARENE PONTE, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0785-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREFACE

17 ans, âge limite entre l'adolescence et l'âge adulte. Un âge où tout est possible et terriblement compliqué. Dans un an Mélissa sera majeure, elle pourra voter, travailler, se libérer du joug de ses parents, se dire officiellement adulte, au moins au regard de la loi. Un déménagement et quelques kilos en trop la font pourtant sombrer dans la déprime. Timide, trop grosse et mal dans sa peau, Mélissa constitue une cible facile à la fois pour la méchanceté et la bêtise de ses camarades de classe mais aussi pour l'irresponsabilité des adultes et notamment d'un de ses professeurs qui voudra voir en elle une femme alors qu'elle n'est qu'une enfant confiante, fragile et naïve. Victime de harcèlement scolaire, d'un cœur brisé et des changements imposés par ses parents, elle sombre peu à peu dans la solitude. Ses problèmes jugés ordinaires voire dérisoires par les adultes qui l'entourent, lui causent pourtant une souffrance bien réelle, une souffrance si forte qu'elle la poussera à commettre l'irréparable, à oublier qui elle est vraiment pour laisser libre cours aux sentiments de colère et de vengeance qui la dévorent de l'intérieur.

Les adultes conçoivent difficilement l'obsession et la douleur que peuvent générer chez une adolescente de cet âge un bourrelet, une poitrine trop plate ou trop ronde, quelques boutons d'acné ou quelques poils superflus, face au diktat des magazines monstrueusement amplifiés depuis une dizaine d'années par Internet et les réseaux sociaux. On sous-estime la violence de ces images qui martèlent à longueur de journée à nos adolescentes complexées qu'elles ne sont pas à la hauteur des attentes de la

société, qu'elles sont moches, nulles, mal fagotées et ratées. On ne sait plus le désespoir et la solitude qu'on peut ressentir à dix-sept ans quand on est rejeté et ridiculisé par ses pairs. On minimise les drames qui se nouent dans la cour du lycée on s'étonne de lire dans un journal de temps à autre, qu'un de ces chagrins d'enfants, taxés à tort de superficiels ou de dérisoires, s'est soldé en dépression, voire, en suicide.

Les adultes savent, pour l'avoir vécu, que l'adolescence n'est qu'un mauvais moment à passer. Les ados, eux, ne sont pas encore au courant. On coupe court à toute possibilité de dialogue avec l'arrogance de notre expérience et les adolescents se sachant incompris s'enferment dans le silence. À travers l'histoire de Mélissa, Carène nous apprend qu'il faut toujours prendre au sérieux la souffrance et ne jamais négliger les fêlures irréversibles que le harcèlement scolaire est susceptible de provoquer. Elle nous force à revenir en arrière et à nous remémorer ce que c'était d'avoir dix-sept ans, la vie devant soi et tous ses rêves encore à réaliser. Elle ravive le souvenir de nos années collège et lycée et nous rappelle que nous avons tous, un jour, été à la place de Mélissa.

Marie VAREILLE, Auteure

À ma maman,

Sans toi, je ne m'en serais pas sortie

Chapitre 1 – 24 juillet

— Tu crois qu'on sera toujours amies ? Une fois que je serai là-bas et toi ici ?

J'ai posé la question comme ça, dans un souffle. Cela fait des jours que j'essaie de ne pas y penser, sans y parvenir.

Plus le temps passe, plus le moment de mon départ approche. Et avec lui, l'angoisse qui monte.

Camille et moi sommes assises, sans doute pour la dernière fois, sur notre banc de pierre autour du canal. Notre poste d'observation. Pour observer qui ? Je me le demande. Comme d'habitude, il n'y a personne.

L'été n'est pas encore terminé, mais pour moi c'est tout comme. C'est ma dernière journée ici. Demain, je serai dans la voiture pour ailleurs. Ou pour nulle part. Un endroit auquel je ne veux pas penser mais qui s'impose à moi.

Devoir suivre ses parents, encore et toujours, pas le choix quand on est adolescente.

Camille me regarde droit dans les yeux pendant un court instant, puis elle éclate de rire.

— Tu en as de drôles de questions toi ! Evidemment qu'on sera toujours amies. On risque de se voir moins souvent, c'est sûr. Et ce n'est pas avec nos notes en physique qu'on risque de découvrir le moyen de transplaner. Mais on pourra toujours s'envoyer des textos ou se parler sur Messenger. On n'est plus au Moyen-Âge où il n'y avait que les lettres

acheminées par cheval ! Reste l'hypothèse que tu te fasses des tas de nouvelles amies et que tu en finisses par oublier mon prénom. Mais là, ce ne sera pas ma faute, me dit-elle.

— Ça devait être sympa le Moyen Âge quand on y réfléchit. Être obligé d'écrire des courriers. Sur du parchemin, avec des jolies plumes. Ça m'aurait plu je crois.

— Oui, sauf qu'il fallait laver le linge au lavoir et faire vingt kilomètres à pieds chaque jour pour aller à l'école. Ça fait beaucoup de moins bien juste pour le plaisir du parchemin tu ne trouves pas ? Moi je veux bien qu'on s'envoie des courriers, mais je garde mon époque !

— Toi et moi on est si différentes... C'en est presque désespérant.

À mon tour, j'éclate de rire.

C'est vrai, je crois qu'il n'y a pas plus différentes que Camille et moi. Elle, petite brune, plutôt mince. Moi, grande blonde, un peu trop ronde.

Elle, sportive et adroite. Moi, capable de tomber rien qu'en essayant de mettre mes chaussures.

Elle, qui aime la musique anglo-saxonne. Et moi... qui n'ose même pas avouer ce que j'écoute comme musique... Quand on nous voit côte à côte, on dirait Laurel et Hardy.

Pourtant, il n'y a pas plus amies que Camille et moi. Nous aussi on aurait pu nous surnommer « Camélissa », comme un couple de stars.

— Sérieusement, de quoi as-tu peur, Mèl ?

— De quoi j'ai peur ? Tu veux vraiment que je te fasse la liste ? J'espère que tu as un peu de temps devant toi... Alors commençons par les

araignées, j'ai horreur de leurs petites pattes toutes velues. Tu vois, quand j'essaie de les écraser, j'ai toujours peur de les rater et qu'au lieu de se sauver en sens inverse elles me grimpent sur la jambe... Brrr rien que d'y penser j'en ai des frissons... Ensuite, j'ai peur, attends laisse-moi réfléchir, oui voilà, j'ai aussi peur des guêpes, et de toutes les bêtes qui volent en fait.

— Mèl... J'ai dit sérieusement...

— Sérieusement ? J'ai peur de ne pas réussir à me faire accepter. J'ai peur que tout le monde me déteste. Moi la petite provinciale qui débarque. Moi la fille un peu trop grande, beaucoup trop grosse, un peu trop mal dans sa peau. Et eux qui se connaissent depuis des années. En fait, je suis morte de trouille, si tu veux tout savoir. Et s'ils ne m'aimaient pas Camille ?

— Mais je serai là moi.

— Oui, mais tu seras loin.

— Tu n'avais pas si peur lorsque tu es arrivée au collège il y a cinq ans ?

— Bien sûr que si. Mais j'avais douze ans. À cet âge-là, c'est plus facile de se faire des copines. On n'est pas vraiment embarrassé par son corps. Il suffit de pas grand-chose, un bonjour, un « comment tu t'appelles » et le tour est joué. Et puis, tu es venue me parler tout de suite, rappelle-toi.

— Ça, c'est parce que j'avais pitié de toi !

Devant mon air choqué, elle s'empresse d'ajouter :

— Hé, je plaisante Mèl ! Relax ! Tu m'as plu tout de suite, tu le sais

bien. Tu étais perdue dans les couloirs mais tu avais l'air sympa. Il n'y a pas de raison, eux aussi ils verront la même chose que moi.

— Tu te souviens de ce premier jour, Camille ? J'ai l'impression que c'était hier moi...

— Aurélie n'avait pas vomi sur toi à la cantine ?

— Mais si ! Son yaourt. Tout était ressorti par ses narines et ça avait éclaboussé partout. C'était franchement dégoûtant. Tu parles d'un accueil !

— Qu'est-ce que j'avais ri. Tu n'as quand même pas de chance Mèl, il faut avouer.

— Tu crois ? ! Mais ça a parfois des avantages. Je me souviens d'un certain pompier qui m'a portée jusque dans le camion. Il était canon. Et il sentait bon. Je n'ai jamais réussi à retrouver le parfum qu'il portait. J'aurais dû le lui demander.

— Ah oui, le pompier canon, je me souviens, dit Camille songeuse. Qu'est-ce que tu avais fait déjà, cette fois-là ?

— Je m'étais mal réceptionnée en saut de haie.

— Ça me revient ! Il n'y avait qu'un seul endroit à éviter et bien sûr toi, tu es passée direct dessus. Il fallait s'en douter. Il était écrit sur ce trou Mèl-va-mettre-son-pied-dedans »

— Voilà !

— Pfffff, ce n'est pas à moi que ça arriverait le coup du pompier sexy.

— Ah, mais j'ai la solution à ton problème Camille, il suffit d'être moins bonne en sport. C'est facile, prend exemple sur moi ! Tu verras, à